

13<sup>e</sup>

Côté soleil, boulevard Arago  
 Il y a deux vieux, deux tout vieux  
 deux bons vieux  
 Ils se partagent un mégot, deux mégots... »

1966 - (MAURICE VIDALIN - JACQUES DATIN) - POLYDOR







*Côté soleil  
boulevard Arago  
Mireille Darc*

1966 - (MAURICE VIDALIN  
- JACQUES DATIN) - POLYDOR

*Boulevard Arago  
Gérard Berliner*

1994 - (FRANK THOMAS  
- GÉRARD BERLINER) - POLYGRAM.

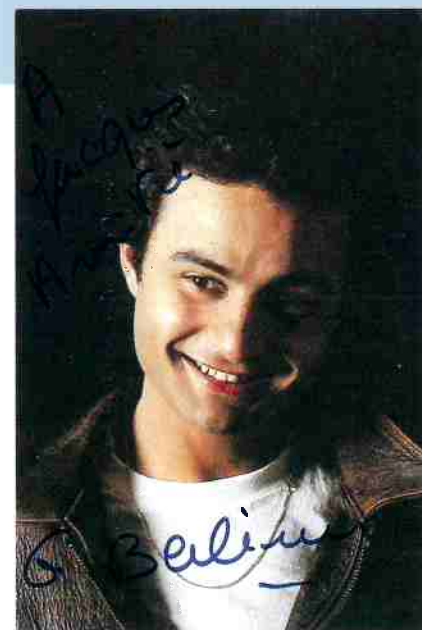
**E**n 1857, le très républicain François Arago, qui favorisa l'implantation de Clemenceau à Paris, hérite d'un boulevard à son nom, né des démolitions d'Haussmann. Pour ses activités politiques lors des Trois Glorieuses, en 1830, et sa participation au gouvernement provisoire de la II<sup>e</sup> République en 1848, la France reconnaissante lui offrait par cette décision une postérité méritée. En 1969, Mireille Darc chante le boulevard

Arago, où jusqu'en 1939, de sinistre mémoire, on pratiquait les exécutions publiques. Ayant débuté en 1960 dans un téléfilm de Claude Barma, ayant en 1964 conquis un statut de vedette grâce à Georges Lautner qui lui a octroyé son premier grand rôle dans *Les Barbouzes*, elle ne détellera plus du premier plan, toujours discrète bien que surexposée.

En 1965, grâce à quatre chansons signées par le binôme de choc Maurice Vidalin-Jacques Datin, elle enregistre un premier 45 tours pour la firme Polydor. Avec un vrai grain de voix, avec du clavecin et de la gouaille dedans, elle se différencie de pas mal d'actrices passées derrière le micro par opportunité. Sympathique et riieuse, elle apparaît à la télévision dans les émissions de variétés d'alors, agencées comme des revues ponctuelles. Pour ses enregistrements, au fil des années et jusqu'en 1975, elle fera appel à un panel prestigieux constitué d'auteurs-compositeurs chevronnés : Serge Gainsbourg, Frédéric Botton, Gilbert Bécaud, Pierre Delanoë, Boris Bergman, Jacques Revaux.

Maurice Vidalin, qui a commencé à écrire des chansons avec le compositeur Jacques Datin, s'est vite mis au service de Gilbert Bécaud, avec lequel il a signé notamment « La Grosse Noce » (1962), « Quand Jules est au violon » (1963), « Rosy and John » (1965), « Le Petit Oiseau de toutes les couleurs » (1966), « Seul sur son étoile » (1966). Cependant, avec Datin, ils approvisionnent d'autres interprètes, dont Jean-Jacques Debout, « Les Boutons dorés », 1965.

Capable d'une certaine crudité, virtuose pour broser le pittoresque d'une nature ou d'un lieu, Vidalin sait aussi se montrer exquis par une plume déliée, empanachée de soleil ; ainsi pour



Mireille Darc avec cette balade sur le boulevard Arago qui donne envie d'aller y flâner presque cinquante ans après, même si la chanson n'est pas restée dans les annales discographiques. Une chanson, en tout cas, qui démontre bien que même en s'appelant Darc, on peut marcher côté soleil.

En 1994, à son tour, Gérard Berliner, qui se présenta au grand public en 1982 grâce à un énorme tube, « Louise », chante le boulevard Arago. Près de lui, Frank Thomas, l'auteur de « Louise », s'est emparé de sa meilleure plume pour écrire cette chanson subjective vue de derrière les barreaux d'une fenêtre de la prison de la Santé, à travers laquelle un prisonnier scrute une femme qui passe sur le côté gauche du boulevard Arago, au sujet de laquelle il s'interroge : où va-t-elle ? Au-devant de quel destin court-elle ? Chanson gimmick, chanson pathos, sur sa mélodie solennelle la voix de Berliner est belle, et l'on tend à oublier la scénarisation du texte pour ne retenir qu'une femme marchant sur le côté gauche du boulevard Arago, ce qui, en soi, constitue déjà un événement poétique. Côté soleil ou côté gauche — qui sont les mêmes à certaines heures —, il passe toujours quelqu'un sur le boulevard Arago.



## La Rue Watt Philippe Clay

1971 - (BORIS VIAN  
- MOULLOUDJI/ALBERT ASSAYAG)  
- POLYDOR.

« Il faut que tu constates  
Qu'y a rien comme la rue Watt  
La rue Watt ».

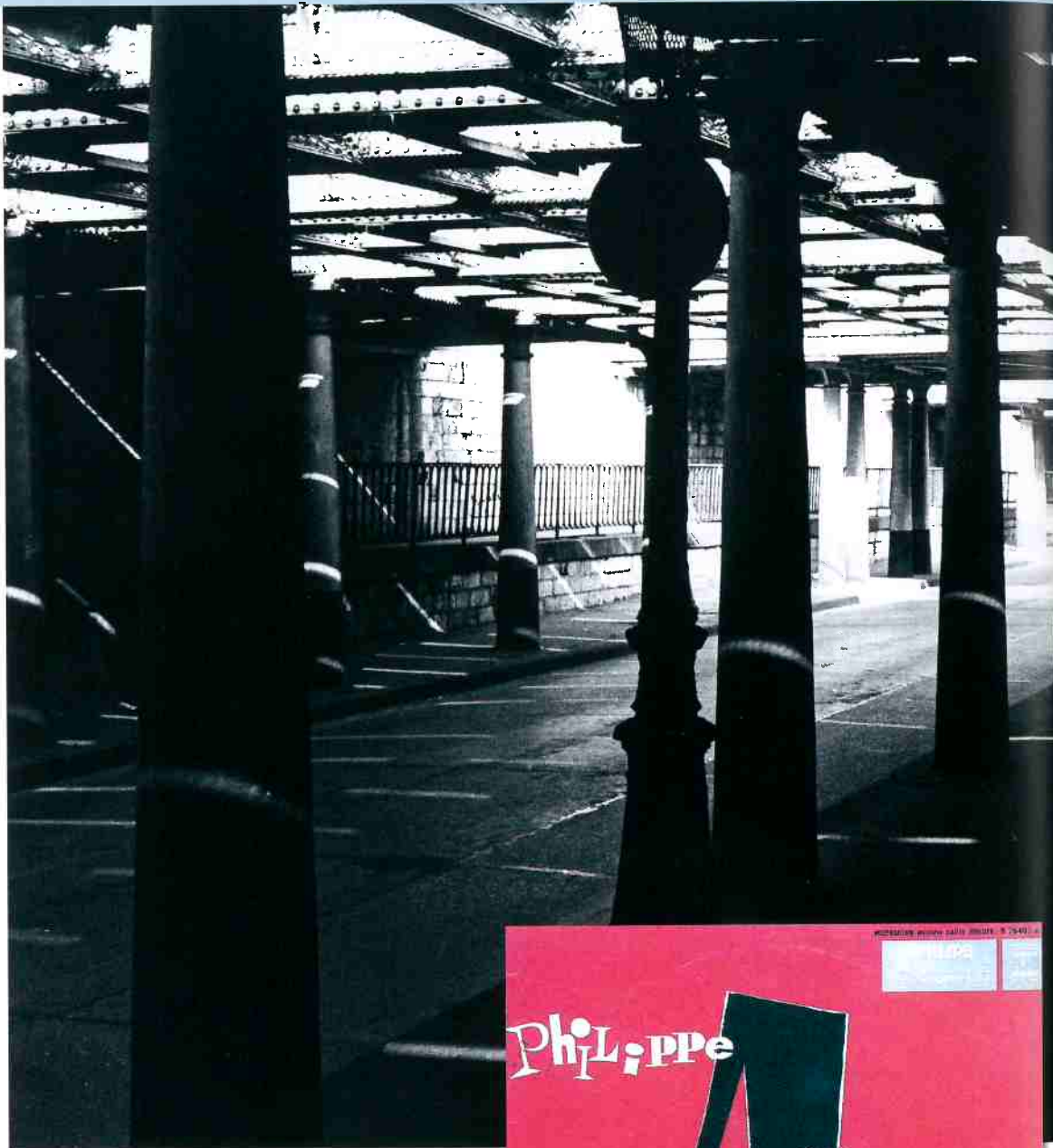
1971 - (BORIS VIAN - MOULLOUDJI/ALBERT ASSAYAG) - POLYDOR.

**P**lutôt voie que rue, elle est longue de 500 mètres pour une largeur de 12 mètres, la rue Watt relie le quai Panhard-et-Levassor au carrefour des rues du Chevaleret et du Loiret. C'est une voie très ténébreuse, semée de colonnes avant rénovation, où personne ne vient spontanément : un passage secret, presque, un lieu idéal pour le crime et célèbre à cet égard par le maître du polar parisien Léo Malet dans *Brouillard au pont de Tolbiac*, en 1956.

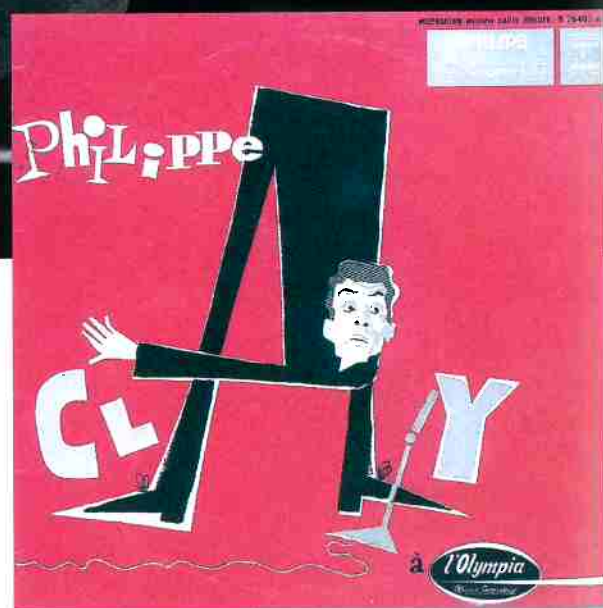
Cette voie inspira à Boris Vian en 1954 un poème, « La Rue Watt » : il avait emprunté la rue en compagnie d'un certain Raymond – en fait Queneau – qui ne dédaignait pas non plus la bizarrerie - avec pour l'illustrer ce vers : « Mon colon / il faut que tu constates qu'y a rien comme la rue Watt ». Mise en musique par Mouloudji et André Assayag, « La Rue Watt » revêt toute sa dimension inquiétante dans la bouche de Philippe Clay, dont le physique étrange en scène ajoutait encore au mystère des vers de Vian.

Découvert par Jacques Canetti, qui l'intègre à la distribution des Trois Baudets, l'ex-comédien du théâtre de Chaillot et ancien élève du conservatoire de Paris a débuté dans la chanson avec notamment des textes de Charles Aznavour, en 1954. Même descendu en flammes par le critique Henri Jeanson qui voyait en lui le « squelette de Montand », il poursuivra une carrière de chanteur couronnée de succès, admirablement servie par ses prestations en scène, où son allure dégingandée faisait mouche sur le public qui se souvenait de lui dans *French Cancan*, de Jean Renoir, où il tenait le rôle de Valentin le Désossé. Un jour, Prévert, son voisin, lui avait dit : « Tu es laid, Clay, mais quand tu es sur scène, tu es beau ! » Exigeant, tout au long de sa carrière, il chantera les meilleurs auteurs : Claude Nougaro, Boris Vian, Jean-Roger Causimon, René Rouzaud, Michel Emer, Maurice Vidalin, etc..

Après 1968, il s'enracinera dans le rôle du réactionnaire de service fustigeant les idéaux de Mai 68, revendiqués par une jeunesse gâtée qui



selon lui n'avait guère de motifs à se plaindre en comparaison de sa génération, flouée par la Seconde Guerre mondiale. Hors cette pose passagère et finalement très opportuniste, il défendit une chanson de qualité héritée de la grande tradition des interprètes en scène – un répertoire digne au milieu duquel « La Rue Watt » a gardé tout son jus.





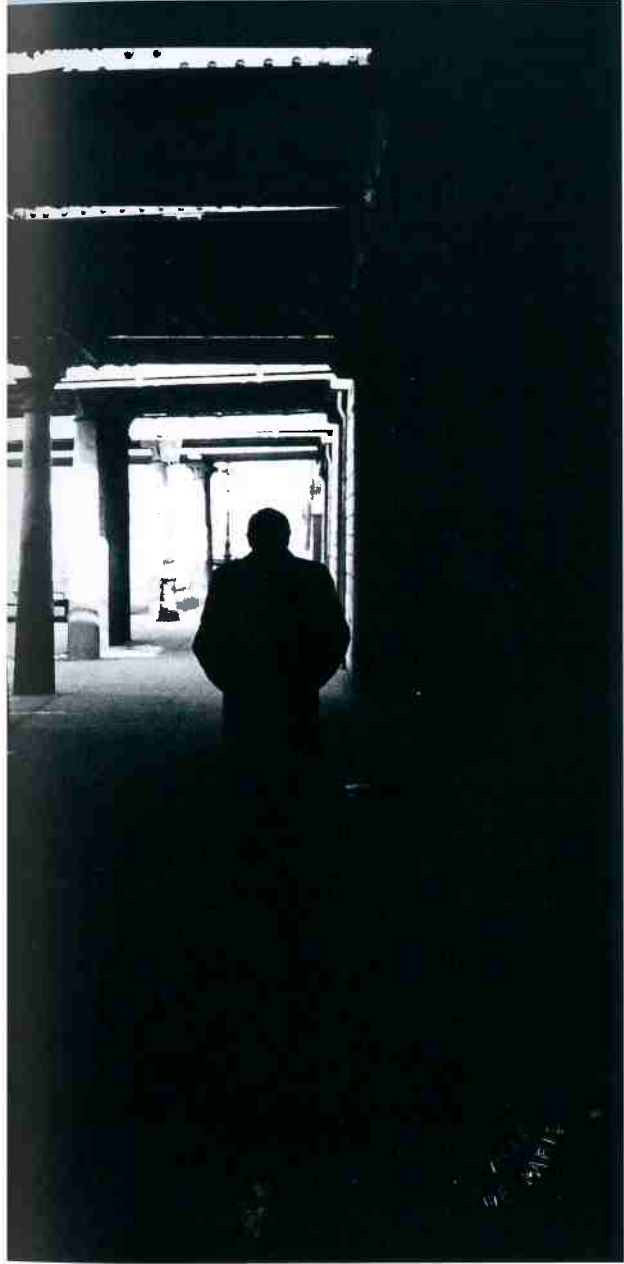
Rue Corvisart  
Le bar tabac  
« a éteint ses billards ».

1978 - (MICHEL JONASZ - GABRIEL YARED) - EMI.



Brouillard dans  
la rue Corvisart  
Françoise Hardy  
Jacques Dutronc

1978 - (MICHEL JONASZ - GABRIEL YARED)  
- EMI.



La rue Watt est une des rues les plus énigmatiques et surréalistes, au vrai sens du terme, de Paris.

**P**lacée dans le quartier Croulebarbe, dans le 13<sup>e</sup> arrondissement, la rue Corvisart, du nom du médecin personnel de Napoléon I<sup>er</sup>, débute au 111, rue Léon-Maurice-Nordmann et s'achève au 56, boulevard Blanqui : une rue traversière et bien quelconque à laquelle aucun fait notoire n'est lié avant que Françoise Hardy, en duo avec Jacques Dutronc, la chante dans son album *J'écoute de la musique saoule*, en 1978.

Ensemble, ils forment un couple mythique depuis leur rencontre, dans les années 1960. Elle la lettrée discrète qui dispense une chanson pure et mélodieuse, lui le moqueur planqué derrière sa moue charmeuse, qui sert une œuvre décalée, fondateur avec son parolier attitré, Jacques Lanzmann, d'une possible école « dérisionniste ».

Elle est apparue sur le devant de la scène avec « Tous les garçons et les filles », écoulee à 2 millions d'exemplaires en 1962. Elle incarne alors la jeune fille sage en apparence et qui bout, pourtant, de mettre un coup de pied dans la fourmilière des idées reçues à l'instar des *teenagers* de sa génération qui l'élisent leur idole. Bientôt, son prestige dépasse les frontières : elle est accueillie à Londres comme une icône du « Swinging London ».

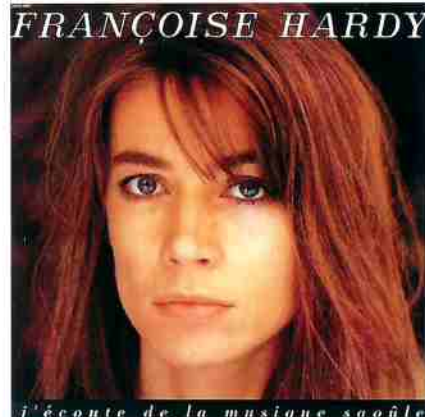
Embusquée sous une belle étoile, fêue d'astrologie, elle est du signe du Capricorne et ne mâche jamais ses mots, fût-ce sous le tulle d'un sourire. *In* et *off* à la fois, elle s'est toujours gardée des remous médiatiques, même si, célèbre, elle se désignait à être épiée. Sachant tenir à distance la rumeur et les flatteurs, elle est respectée comme une artiste à part entière. Tout comme son compagnon — ils ne se marieront qu'en 1981 —, Jacques Dutronc, du signe du Bélier, débonnaire mais offensif par la moquerie si on le cherche. Guitariste de talent,

membre des Cyclones, il est devenu chanteur par accident avec « Et moi, et moi », destinée à un dénommé Benjamin et qu'il défendra avec bonheur, décrochant un immense tube à l'été 1966. Déjà, il a composé pour Françoise Hardy la musique d'une chanson, « Va pas prendre ton tambour ».

Pour son album à la couleur funky *J'écoute de la musique saoule*, elle a fait appel à Michel Jonasz, qui signe l'ensemble des paroles à l'exception d'un titre. Pour les musiques, elle a contacté Alain Goldstein et Gabriel Yared, compositeur de « Brouillard dans la rue Corvisart ». Entre Jonasz, à l'âme slave, et Yared, d'origine libanaise, dont le *lamento* au clavier culmine, l'osmose est complète. Avec une pudeur bienvenue, le couple Hardy-Dutronc assume cette ballade mélancolique qui berce plus qu'elle n'incite à la grisaille. De touche en touche, avec ce petit blues intime au rythme de « chant-contrechant », Hardy et Dutronc nous

emmènent par la main pour une traversée émotive en 3 minutes 5 secondes de cette rue qui ne mesure que 580 mètres de long.

Rue Corvisart, où après avoir entendu cette chanson on ne sera plus jamais perdu, même dans le brouillard.



Françoise Hardy se déguise en Notre-Dame des brouillards pour interpréter avec le très brumeux Jacques Dutronc, son mari, « Brouillard dans la rue Corvisart » en 1978.



## Chinatown Paris 13<sup>ème</sup>

Bernard Lavilliers

1984 - (BERNARD LAVILLIERS  
- JEAN-PAUL « HECTOR » DRAND)  
- BARCLAY.

### LE PONT DE TOLBIAC

« Dans Chinatown Paris 13<sup>ème</sup>  
J'entends ses pas »...

1984 - (BERNARD LAVILLIERS - JEAN-PAUL « HECTOR » DRAND) - BARCLAY.



Quartier « jamais tout à fait reconstruit, jamais tout à fait démoli » *dixit* Bernard Lavilliers lors de son tour 1984 à l'Olympia, le 13<sup>e</sup> arrondissement inspire

au Stéphanois un condensé de polar que Léo Malet n'aurait sûrement pas désavoué, lui qui a écrit une enquête de Nestor Burma sur place : *Brouillard au pont de Tolbiac*. Capable de mêler l'argot et l'imparfait du subjonctif, de pimenter ses récits de références culturelles diverses, Léo Malet se montrait sévère envers le 13<sup>e</sup> arrondissement, où il avait vécu une période de vache enragée. Si bien qu'il fit dire à Burma : « C'est un sale quartier, un foutu coin, dis-je. Il ressemble aux autres, comme ça, et il a bien changé depuis mon temps, on dirait que ça s'est amélioré, mais c'est son climat. Pas partout, mais dans certaines rues, certains endroits, on y respire un sale air. »

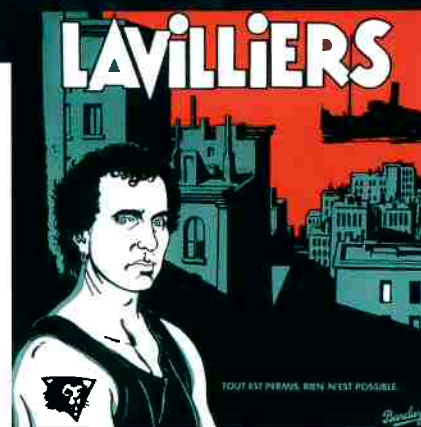
Libertaire tel Léo Malet, baroudeur ayant parcouru l'Amérique du Sud et bien d'autres contrées, Lavilliers assume un univers proche de celui du vieux maître historique du roman policier à la française. Attiré par les mystères de tous acabits, de ceux de New York à ceux de Port-au-Prince *via* ceux de Puerto Rico, vertige rock, salsa ou dub, il aime à tremper ses récits dans son vécu, même parfois un tantinet arrangé. Qui le lui reprocherait ? Ainsi va la poésie, qui vaut bien un mensonge pour exalter une réalité inexorablement trop plate.

Pour raconter une intrigue qui se trame sous la pluie nocturne entre le pont de Tolbiac, le pont de Bercy et la gare d'Austerlitz, dans une zone de voies ferrées nimbée de mystère, Lavilliers n'aura eu qu'à puiser dans son imagination fertile, à moins qu'il ne se soit inspiré directement de Léo Malet, voire de bandes dessinées de Tardi, illustrateur de génie des aventures de Nestor Burma. Pour les personnages et la mécanique, il s'est pénétré de la légende obscure de « Chinatown », quartier situé à proximité où la victime vietnamienne de la chanson est retrouvée entre les traverses d'une voie de garage. Situé dans le triangle constitué par les avenues de Choisy, d'Ivry et le boulevard Masséna, Chinatown prête au fantôme, dans un périmètre silencieux où jamais aucune affaire délictueuse n'éclate au grand jour. Avec



Bernard Lavilliers : sous le cuir, la poésie.

son complice sur scène, le guitariste Jean-Paul « Hector » Drand, Lavilliers signe cette chanson étrange où une atmosphère pesante et menaçante baigne le récit, qui s'achève ainsi : « Qui vient sur la liste / Du tueur d'Austerlitz ? » Près, très près de Chinatown, où le calme n'est peut-être qu'une apparence.





# Austerlitz

## Les Têtes raides

1992 - LES TÊTES RAIDES  
- TÔT OU TARD/VM FRANCE.

Ici Austerlitz, chanté par les Têtes raides, se résume plus à un point posé sur la carte de la capitale qu'à un endroit identifié qui pourrait être la gare, un quai, Austerlitz, près de la Seine, où se concentre l'action — entre Austerlitz et la Rapée ! Groupe militant créé en 1984 — en fait davantage un collectif —, les « Red Ted », qui vont muter en « Têtes raides », interviennent au carrefour du théâtre, de la musique et des arts graphiques. Agrégés autour de Christian Olivier, l'agitateur historique, ils se sont rencontrés à l'école Estienne-d'Orves. En marge du groupe, allié dans le collectif, un trio d'interventionnistes graphiques, les Chats pelés, va collaborer à leur image *via* les pochettes de leurs disques et leurs affiches.

Placés sous le signe du punk, engagés politiquement, ils s'inscrivent dans la lignée du rock alternatif initié par le label Boucherie Productions au mitan des années 1980. S'étant autoproduits en 1989, ils sortent l'album *Not dead but bien raides*, distribué par Just'in. Sous l'influence de The Clash, dans un éventail baroque aux accents de fête et d'exaltations diverses, ils se manifestent en entité constituée. Dans cet album inaugural, un titre va rester, qui leur servira de marque de fabrique : « Ginette », une ribaude guincheuse, tombée d'ailleurs, qui dérive dans un bar malfamé noyé dans une songerie glauque. Suivra en 1991 un album livre, *Mange tes morts*, d'un ton toujours aussi épicé, au summum de leur sauvagerie punk.

En 1992, l'arrivée d'une violoncelliste dans le groupe va avoir un effet dulcifiant, qui imprimera une dimension acoustique inédite. Riches de ce nouvel élément, les Têtes raides sortent leur album *Les Oiseaux*, où figure, donc, « Austerlitz ». Et c'est comme si, impliqués dans un criant *revival* de la chanson réaliste, qui s'accorde très bien avec le mode punk, même modéré en l'occurrence, ils relançaient la tendance des opus tristes de Paris qui, de Bruant à Piaf *via* Carco, creusèrent les sillons du disque en France. Si l'on peine quelque peu à suivre l'aventure de Rosie et de son amant éperdu à Austerlitz, près duquel coule la

Seine, c'est à cause d'une écriture automatique fondée sur les assonances et des réponses phonétiques. Bref, en dépit de leur *moderato* musical, c'est encore du punk.

Ne boudons pas notre plaisir évident et souhaitons la bienvenue à Austerlitz dans le club des lieux de la capitale mis en couplets.

